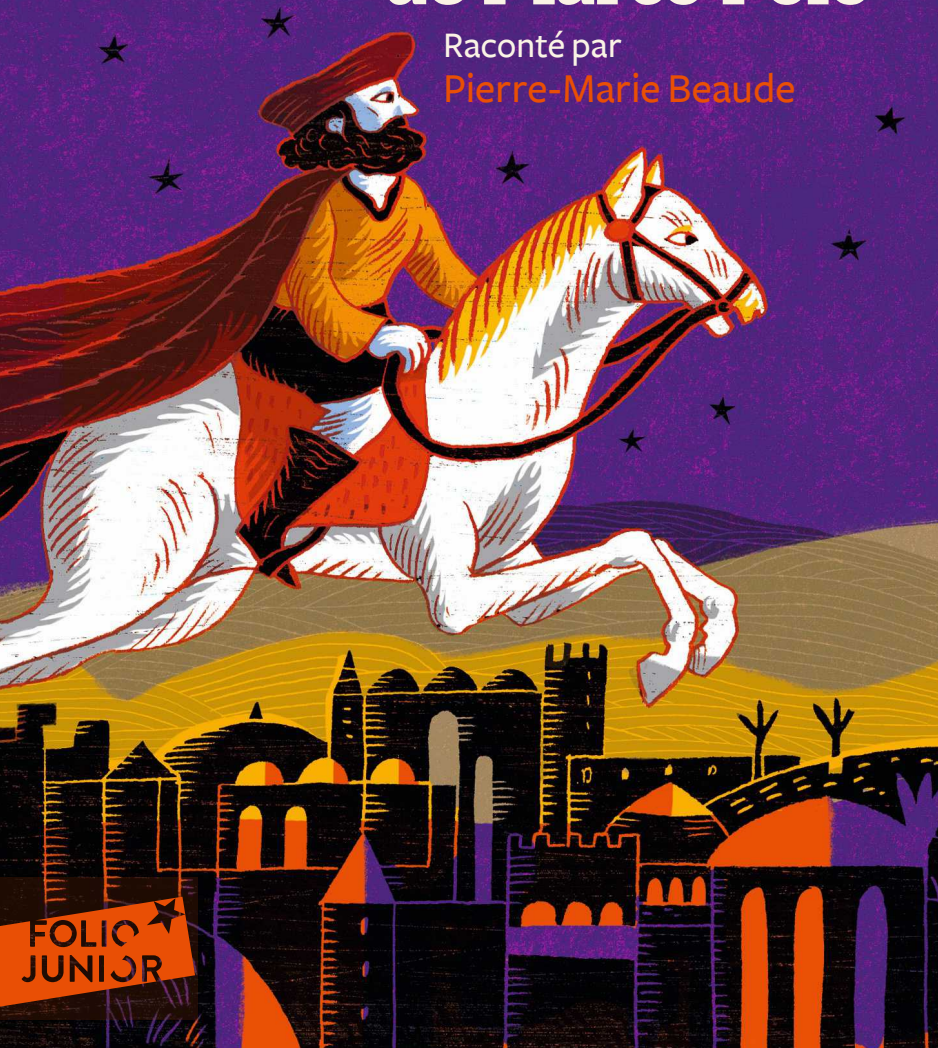


TEXTES CLASSIQUES

Le livre des merveilles de Marco Polo

Raconté par
Pierre-Marie Beaudé



FOLIO
JUNIOR

FOLIO 
JUNIOR

Le livre des merveilles de Marco Polo

Illustrations de Rémi Saillard

Adapté et raconté
par Pierre-Marie Beaudé

Notes et Carnet de lecture
par Marie-Ange Spire

GALLIMARD JEUNESSE

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-PHILIPPE ARROU-VIGNOD

Pour en savoir plus :
<http://www.cercle-enseignement.fr>

Carte du voyage de Marco Polo : Vincent Brunot

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2015, pour le texte, la carte et les illustrations

1

Comment j'ai connu Marco Polo

J'allais avoir treize ans quand j'ai fait la rencontre de Marco Polo. À partir de ce jour, nous ne nous sommes plus quittés ; je l'ai suivi partout dans son voyage au bout du monde. Jamais depuis l'apparition des hommes sur la Terre, personne ne visita autant de pays que nous, messire Marco et moi. Nous avons parcouru les terres du grand khan¹, nous avons vu l'Inde et la Chine. Quand nous avons quitté Venise, nous étions encore des adolescents. Au retour, nous étions des hommes dans la force de l'âge. Notre voyage avait duré vingt-quatre ans !

Mon nom est Angelo. Je suis né dans les montagnes qui dominent la plaine du Pô². Mes parents y tenaient une bergerie et, dès l'âge de six ans, je gardais les brebis, avec l'aide de Brusco, un gros chien tout poilu qui savait tenir tête aux loups. Il

1. Grand khan : souverain mongol ou tartare.

2. Pô : fleuve au nord de l'Italie.

avait les oreilles déchirées et le corps couvert de cicatrices. C'était le meilleur des chiens, Brusco. Les nuits d'été, je m'endormais entre ses pattes, pendant qu'il gardait le troupeau. Je ne l'ai jamais oublié.

Mais moi, j'étais beaucoup moins fort que mon chien, et mon père se désespérait de ma maigreur. Comment devenir un vrai berger avec un corps aussi chétif ? Un jour, des gens de la maison des Polo passèrent à la bergerie. Mon père leur vendit ses plus belles peaux et négocia le prix de mon départ pour la ville :

– Cet enfant est courageux, messeigneurs. Mais il est bien trop maigre pour les travaux, ici, sur la montagne.

– Sais-tu compter ? me demanda l'un des visiteurs.

– Jusqu'à dix-neuf, répondis-je, assez fier de moi.

Dix-neuf, là s'arrêtait ma science. Je ne sais trop qui me l'avait enseignée, mon père ou mon grand-père, je sais seulement que cela me suffisait pour mener à bien mes occupations de berger.

L'homme éclata de rire.

– Et si tu as plus de dix-neuf brebis à garder, comment sais-tu qu'il en manque une ?

– Si j'en ai dix-neuf plus cinq et que le soir, je n'en vois plus que dix-neuf plus quatre, je sais qu'il m'en manque une.

Tel était le système que j'avais inventé pour me

tirer d'affaire ! Cela plut beaucoup au seigneur de la ville.

– Ce petit a du génie. Je l'engage, dit-il à mon père. Mais il devra apprendre à compter plus loin que vingt-quatre têtes de bétail.

Le cœur gros, je quittai mes parents, mes deux sœurs et mon frère, et me retrouvai à Venise, pour travailler aux entrepôts des marchandises. C'est là que travaillait aussi Marco. Au début, il ne m'adressa pas la parole ; je crois bien qu'il ne me voyait même pas. Il avait l'esprit ailleurs. Je ne me sentais pas le droit de poser de questions, mais j'appris que sa mère venait de mourir et que son père, Nicolo, et son oncle Maffeo, voyageaient dans une région lointaine. Personne ne pouvait dire exactement où les deux hommes se trouvaient. Nicolo ne savait même pas que sa femme était morte ! Il avait tout bonnement disparu.

Voilà pourquoi le cœur de Marco était sombre. Sa mère n'était plus de ce monde et il ne savait pas si son père était encore en vie. Il l'avait vu partir sur son bateau alors qu'il n'était qu'un tout jeune enfant, et depuis, plus de nouvelles. Moi, j'avais mes parents. Ils n'étaient qu'à cinq jours de mule et je pensais souvent à eux. Il arrivait qu'un voyageur m'apporte de leur part un gros morceau de fromage et de la viande fumée. Marco n'avait pas cette chance. Sa mère était partie pour le pays

où la lumière du jour n'existe pas ; et son père, s'il vivait encore, voyageait aux limites de pays qui n'ont pas de nom sur les cartes.

On me mit à l'emballage des marchandises qu'on expédiait par bateaux entiers vers Constantinople, Tyr ou Tunis. Puis, le comptable me prit à son service et j'appris très vite à compter plus loin que vingt-quatre, additionner, soustraire, diviser, et bien sûr à écrire. C'était un homme sévère et les coups de règle tombaient plus souvent sur mes mains que la pluie sur Venise. Il inventait toujours des histoires idiotes, juste pour le plaisir de me voir peiner sur les calculs :

– Sachant qu'un rat pesant une livre mange son poids de nourriture en un jour et demi, combien de temps mettra-t-il à manger un sac de blé pesant soixante livres ?

Au début, je me rebellais :

– Mon père ne laisse jamais les rats attaquer la nourriture !

Mais les coups de règle m'apprirent à tenir ma langue. Pour faire cesser les brimades, je n'avais pas d'autre solution que m'enfuir et retourner chez mes parents ou bien apprendre très vite. Je choisis la deuxième solution. À treize ans, je me débrouillais bien et tout le monde m'accordait sa confiance, même le comptable qui changea complètement d'attitude envers moi. Oubliées les remontrances, il était fier de son élève. Je remontais parfois sur la

montagne pour saluer mes parents, vêtu de beau drap, à la mode vénitienne. J'étais encore loin de la bergerie quand ma mère accourait vers moi et me serrait dans ses bras.

– Regardez comme il est magnifique, mon petit ! Plus beau que le roi d'Espagne !

Je ne savais pas où se trouvait l'Espagne, mais le compliment me comblait. J'avais troqué le bonnet de berger pour une coiffe de la ville et j'avais belle allure. On était fier de moi, ici, sur la montagne, et moi j'étais heureux de montrer que malgré ma petite taille, je réussissais dans la vie. Je n'oubliais pas, bien sûr, de saluer mon ami Brusco.

Je travaillais à l'entrepôt depuis plusieurs semaines déjà lorsque Marco est venu vers moi.

– On ne se connaît pas je crois, je suppose que tu es nouveau ?

Je ne cherchai pas à le contredire. Perdu dans ses pensées, il ne m'avait tout simplement pas remarqué !

À partir de ce jour, il m'a ouvert les portes de son existence et nous sommes devenus amis. Il était à peine plus âgé que moi et beaucoup nous prenaient pour des frères ; Marco ne les démentait pas :

– Oui, c'est bien mon frère, Angelo, disait-il avec assurance, tout en m'adressant un clin d'œil.

En l'absence de sa mère et de son père, j'étais devenu sa seule famille, avec ses grands-parents et sa tante Flora qui s'occupaient de lui.

J'ai toujours admiré Marco. Il était grand, sa chevelure blonde descendait en cascade sur sa nuque, ses yeux bleus s'éclairaient d'une curiosité sans limites. Le long du Grand Canal, il avait partout ses entrées, car le nom des Polo était fort respecté. Il me fit visiter l'arsenal où l'on fabrique les galères de combat et les navires marchands aux larges flancs. Il ne se passait pas un jour à Venise sans que n'accoste un navire de retour de voyage, les cales remplies de bonnes épices, de bois rouges et noirs, de cotons, de soieries. Contre une pièce de monnaie, Tizia, une gamine du quartier, entrait.

– Un zoli bateau, vite, seigneur Marco !

Et Marco se moquait gentiment d'elle :

– Oh un zoli bateau et un zoli zoiseau sur le zoli bateau, viens vite Anzelo !

Elle était ravissante, Tizia, avec ses taches de rousseur sur le nez et sa façon de zézayer. Nous nous précipitions sur le quai, Marco et moi. Il flottait autour des bateaux une odeur de mystère, comme serait le parfum d'une épice inconnue rapportée des îles. Quelque chose dormait dans les cales, quelque chose allait nous être montré ! Et chaque fois le même charme opérait, nous laissant bouche bée devant des trésors plus précieux que tout l'or du monde. Un aigle empaillé, un lézard encagé, des parures de guerriers, une tortue retirée dans sa carapace en attente de jours meilleurs.

Je perfectionnais mon métier en comptant les ballots de marchandise que les acconiers¹ sortaient du ventre du navire, j'en estimais le prix, calculais le bénéfice escompté. C'est ainsi qu'à seize ans, je devins un homme d'écritures et de comptes fort réputé. Marco me bousculait :

– Angelo, arrête un peu de tout calculer. Fais comme moi, respire !

Mais comment l'imiter ? Marco avait le contact facile alors que j'étais beaucoup plus réservé. Il parlait avec les hommes d'équipage, alors que moi, je gardais mes distances avec ces créatures aux oreilles percées d'anneaux, les poignets et le cou entourés d'étranges figurines de griffons et de femmes-poissons. Ces hommes de mer communiquaient dans cette langue colorée qu'on parle dans les ports, faite de mots venus de partout. Il s'y mêlait souvent le babil² d'un oiseau parleur venu des îles et qu'ils portaient sur l'épaule. Une vraie tour de Babel³ !

Marco n'avait pas son pareil pour se mêler aux Éthiopiens à la peau noire comme l'ébène, aux Levantins au crâne rasé, portant fièrement au côté des poignards recourbés, aux Libyens coiffés de larges turbans sombres. Il avait sur eux une

1. Acconier : docker.

2. Babil : gazouillis.

3. Tour de Babel : dans la Bible, tour érigée par les descendants de Noé. On y parlait toutes les langues.

autorité naturelle. Lorsqu'une bagarre éclatait, il s'entremettait et finissait par ramener la paix. On fêtait la réconciliation dans une taverne. Marco avait à peine dix-sept ans.

2

Le retour du père de Marco

Je me demande encore comment nous avons pu devenir amis, Marco et moi. Nous étions tellement différents. Il était fils de commerçants qui sillonnaient les mers, et moi je sortais de mes montagnes. Enfant, je croyais que le monde se limitait à elles. J'aimais beaucoup mon grand-père, que je tenais pour l'homme le plus savant du monde. Il venait me voir pendant que je gardais les brebis, il s'asseyait ; ensemble, on regardait les montagnes, l'horizon. Je l'interrogeais :

– Qu'est-ce qu'il y a derrière les montagnes ?

– Une plaine, marmonnait-il.

Mon grand-père comptait ses mots comme ses sous.

– Et après la plaine ?

Il faisait un geste vague, pour signifier que c'était là un vaste problème.

– Et les rivières ?

Même geste vague. Je devais insister pour avoir une réponse.

– Les rivières, elles vont dans la plaine.
– Et après la plaine ?
– Elles se perdent dans un trou d'eau salée. Cela s'appelle la mer.

Elles « se perdent », c'était bien le verbe qu'il utilisait, et c'était bien ainsi que je le comprenais. L'eau des montagnes disparaissait dans un trou béant, qui marquait la fin du monde habité, et personne jamais ne la revoyait.

Nous étions des gens des pâturages et des forêts, et là où finissait la terre, le monde finissait. Rien ne prend racine sur la mer, et les chemins n'existent pas ; on y voit seulement des sillages qui disparaissent dans un bouillonnement d'écume blanche. Mon grand-père ne savait rien de la mer. Il connaissait toutes les espèces d'animaux, de l'ours à la libellule, il lisait les traces laissées par les chèvres sauvages et par les loups, il pouvait annoncer le temps rien qu'en observant les nuages, mais il n'avait pas les mots pour parler de la mer.

Le jour où j'arrivai pour la première fois à Venise, avec les muletiers de la maison Polo, il avait d'abord fallu descendre des montagnes, ensuite longer un fleuve. Au loin, j'avais aperçu de grandes tours, mais soudain l'eau nous avait barré le chemin. J'en fus profondément surpris, presque choqué.

– Mais comment fait-on pour entrer ?

Ma voix exprimait une telle inquiétude que tout le monde éclata de rire et se moqua de ma naïveté :

– C'est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de bateaux sur ta montagne, me dit le chef des muletiers. Il n'y a pas de routes pour entrer dans Venise. Il faudra t'y faire, mon garçon.

J'observais les palais, les clochers séparés de la terre ferme où nous nous tenions. Ils paraissaient surgis de la lagune, baignés dans une brume subtile qui n'avait rien à voir avec l'air que je respirais. Voir une ville prisonnière des eaux levait en moi une terrible angoisse. Pas de routes ! Comment était-ce possible ?

Les muletiers patientèrent, et moi avec eux. Dans l'après-midi, une barque à fond plat apparut, menée par quatre rameurs et un jeune homme s'affairant à la voile. Nous avons embarqué avec nos mules pour rejoindre le cœur de la ville. Le jeune garçon qui manœuvrait la voile s'appelait Marco. Un bon marin déjà. Ce fut notre toute première rencontre. Nous n'avons pas échangé un mot. Et ce silence, comme je l'ai dit, dura plusieurs semaines.

À force de sillonner la lagune en barque avec Marco, j'appris à connaître la mer. Les allées et venues des bateaux me devenaient chaque jour plus lisibles. Ce trois-mâts partait pour Sinope, cet autre revenait de Spinalonga, ou de Tinos, ou de Caffa. Je mariais tous ces noms à des villes d'enchantement, remplies de palais et de femmes-princesses. Plus de mille bateaux vénitiens

parcouraient les mers, et quand ils étaient de retour, ils m'offraient tous les rêves. J'observais aussi les galères¹ armées jusqu'aux dents, très vives, prenant le vent à peine sorties des bassins de l'arsenal. Venise ne manquait pas d'ennemis. Les Génois nous haïssaient, les Toscans nous jetaient hors de nos bateaux dès qu'ils le pouvaient. Mais Venise la Sérénissime² était solide et ses marins ne se laissaient pas faire. Nos galères lançaient du feu liquide sur les navires ennemis, un feu que rien ne pouvait éteindre, pas même l'eau de la mer.

J'en étais, je crois, à mon quatrième hiver à Venise, et avec l'hiver arrivaient les tempêtes. Ce n'était pas la bonne saison pour naviguer et beaucoup de bateaux préféraient se mettre au mouillage. Autant dire que l'espoir de revoir messire Nicolo Polo diminuait. Pourtant, par un de ces jours de brume qui font de Venise un théâtre d'ombres, Tizia entra en coup de vent.

– Z'ai vu un grand bateau !

C'était une nef³ à quatre mâts, assez rare. Mon cœur battit et, plus fortement encore, battit celui de Marco. Nous avons couru jusqu'à la douane et aperçu, dans une déchirure de l'air, un bâtiment

1. Galère : grand navire à rames et à voiles.

2. Sérénissime : ce titre honorifique donné à des princes est aussi le surnom de Venise.

3. Nef : au Moyen Âge, grand navire à voiles.

silencieux glissant sur les eaux. J'eus tout juste le temps d'entrevoir des hommes barbus et, sur l'arrière, le long cou et la tête d'un dragon. La brume se referma. Nous revînmes en courant vers l'endroit où la nef allait sûrement accoster.

Je n'avais jamais vu une bousculade pareille. Des informations contradictoires fusaient dans la foule :

– Il vient de Valence, les amis. Je connais le capitaine !

– C'est un navire grec, rempli de vin de Corinthe !

Personne ne savait d'où l'on tenait la nouvelle, peut-être des murmures de la brise. Marco n'écoutait rien et ne tenait pas en place. Il désirait de tout son cœur que son père et son oncle fussent au nombre de ces visages embroussaillés qu'on apercevait sur le pont. Les reconnaîtrait-il seulement ? Et lui, il avait tellement grandi que son père aurait bien du mal à le remettre.

On lança les amarres, mais personne ne se précipita sur le pont, et j'en compris aussitôt la raison. L'étrange animal aperçu sur l'arrière du navire faisait peur. Il fallut qu'un marin s'en approche et le tire par une corde comme un vulgaire mulet, pour qu'on se décide à monter à bord.

C'était bien messire Nicolo. Les embrassades ne sont pas chose courante dans le monde des navigateurs, mais ce jour-là, je vis Nicolo se précipiter vers

Marco, le serrer dans ses bras en essuyant quelques larmes. De son épouse, il ne parla pas. Quelqu'un tenta de lui annoncer la nouvelle :

– Je sais, je sais... coupa-t-il d'une voix embrumée.

Lors d'un mouillage à Corfou, un capitaine lui avait appris le malheur qui l'avait frappée.

Je ne saurais raconter par le détail la fièvre qui suivit ces retrouvailles. Je me souviens surtout de la visite au palais du doge¹, dans le quartier du Rialto. Tout Venise se pressait sous les ors des plafonds lorsque Nicolo et Maffeo, que nous ne quittions pas d'une semelle, s'annoncèrent dans la salle du trône. Quatre serviteurs des Polo les précédaient, portant chacun un coffret ouvert, rempli de pièces d'or, de pierres taillées et d'objets précieux. Les bourgeois en avaient les yeux écarquillés. Quant au doge, il conservait son air souverain, sûr que ce qui était bon pour ses marchands l'était aussi pour Venise et pour lui. Une taxe était prélevée sur tout produit débarqué dans la Sérénissime.

Derrière nous, en fin de cortège, un marin s'avancait en tirant derrière lui la bête que j'avais prise pour un dragon. De très hautes pattes, aux souples articulations, lui donnaient un pas chaloupé. La peau était couverte de longs poils bruns,

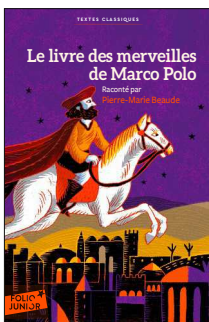
1. Doge : chef de l'ancienne République de Venise.



De nouvelles éditions des grands classiques d'hier et d'aujourd'hui. Avec des notes et un carnet de lecture pour connaître l'auteur et mieux comprendre son œuvre.

« J'allais avoir treize ans quand j'ai fait la rencontre de Marco Polo. À partir de ce jour, nous ne nous sommes plus quittés ; je l'ai suivi partout dans son voyage au bout du monde. Jamais depuis l'apparition des hommes sur la Terre, personne ne visita autant de pays que nous, messire Marco et moi... »
De Venise jusqu'en Chine, d'aventures extraordinaires en découvertes fabuleuses, le plus célèbre des récits de voyage adapté par Pierre-Marie Beaudé.

Illustré par Rémi Saillard



Le livre des merveilles de Marco Polo
Pierre-Marie Beaude

Cette édition électronique du livre
Le livre des merveilles de Marco Polo
de Pierre-Marie Beaude a été réalisée le 9 avril 2020
par Nord Compo
pour le compte des Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2020 par Novoprint
(ISBN : 9782070666904 - Numéro d'édition : 364484).

Code Sodis : N71287 – ISBN : 9782075052207
Numéro d'édition : 282199.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.